

Meeting 2020

D'où naît l'espérance ?

Texte intégral du dialogue entre Bernhard Scholz, président du Meeting de Rimini, et le père Julián Carrón, guide de Communion et Libération, à l'occasion de l'*édition spéciale* (20 août 2020)

Bernhard Scholz. Bienvenue à cette rencontre avec le père Julián Carrón, président de la Fraternité de Communion et Libération. Merci, père Carrón, d'être parmi nous ce soir.

D'où naît l'espérance ? De nombreuses questions soulevées pendant cette période dramatique de notre histoire convergent sur cette question : « Qu'est-ce que je peux espérer ? Quelle est la différence entre espérance et optimisme ? D'où naît la capacité à espérer ? ». Ce sont des questions que nous aborderons au cours du dialogue de ce soir. Commençons par une question qui concerne ton ouvrage publié en plein confinement : *Le réveil de l'humain* (J. Carrón, *Le réveil de l'humain. Réflexions à partir d'un temps vertigineux*, <https://francais.clonline.org/cm-files/2020/04/21/jc-le-r%C3%A9veil-de-l-humain.pdf>). Comment est-il possible de parler de « réveil » à une époque pleine de limitations, pleine de restrictions qui nous ont obligés à rester chez nous, à ne pas aller au travail, à ne pas nous rendre à l'école ?

Julián Carrón. Je crois que l'événement auquel nous sommes en train de participer est un exemple de réveil de l'humain. Au milieu d'une situation pareille, qui aurait imaginé pouvoir organiser un Meeting de cette ampleur, avec cent vingt événements externes de par le monde, avec une créativité à peine imaginable ? Ce n'est qu'un exemple qui montre que, quand nous faisons face à une crise en étant ouverts à la provocation qu'elle constitue, nous pouvons voir se réaliser le réveil d'une créativité et d'une capacité d'engagement qui ont surpris beaucoup de personnes. Il s'agit d'un réveil non pas *malgré* les difficultés – comme parfois nous le croyons – mais précisément *en raison* des difficultés, qui nous obligent à trouver de nouvelles voies, d'autres possibilités, à exprimer des ressources cachées qui autrement n'émergeraient pas. Bien des nouveautés de ce Meeting – que nous voyons et que nous verrons –, sont nées justement grâce à la provocation des derniers mois, sans quoi il aurait fallu des années pour les concevoir et les développer. J'ai commencé par l'exemple du Meeting parce que c'est la manière la plus concrète de répondre à ta question. Malgré tout, le réveil est en train de se produire devant nos yeux.

Scholz. Pour parler de l'espérance, partons de l'observation de notre vie quotidienne. Il ne se passe pas un jour, ni une heure, sans que nous disions : « J'espère que telle chose se produira », « J'espère que telle autre se passera bien », « J'espère qu'une autre encore ne se produira pas ». Notre vie est imprégnée, façonnée, dans toutes nos actions et nos initiatives, par un regard tourné vers l'avenir : nous espérons que de bonnes choses arriveront ou que de mauvaises n'arriveront pas. Question : l'espérance est-elle en quelque sorte une constante de notre existence ?

Carrón. Bien sûr. Pavese l'a écrit de manière indélébile à nos yeux : « Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors pourquoi attendons-nous ? » (C. Pavese, *Le métier de vivre*, éd. Folio, Gallimard). Le génie de Pavese – qui m'a toujours frappé – a été d'avoir considéré l'attente et l'espérance comme des caractéristiques de la structure humaine, la sienne et donc la nôtre, et celle de tout un chacun. Elles font partie de notre nature en tant qu'êtres humains. Nous espérons, nous attendons, parce que le fait d'attendre, d'espérer est constitutif de notre humanité. Cependant, la question se pose lorsque la réalité devient implacable et remet en cause cette espérance dite « naturelle » qui est la nôtre. Lorsque les circonstances se font dures, contradictoires, la consistance de notre espérance est mise à l'épreuve. Leopardi disait : « qu'un accord discordant vienne à frapper l'oreille, en un moment s'évanouit cette vision du paradis » (G. Leopardi,

« Sur le portrait d'une belle femme sculpté sur un monument funèbre », XXI, v. 33-35, dans *Poésies complètes*, trad. V. Vernier, Librairie centrale, Paris 1867, p. 152).

Scholz. Quelle est, à cet égard, la différence entre espérance et optimisme ?

Carrón. L'optimisme est une prédisposition psychologique qui fait voir les aspects positifs de la réalité et dire que tout va bien, quitte à fermer les yeux. Il relève du tempérament et il est éphémère : le temps change, une tempête arrive et c'est fini. Voltaire ridiculise cet optimisme et répond à la question : « Qu'est-ce que l'optimisme ? », en faisant dire à Candide : « Hélas ! [...] C'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal » (F. Voltaire, *Candide, ou L'optimisme*, Garnier, Paris 1877, chap. XIX). « L'optimisme », dit Bernanos, « est un ersatz de l'espérance » (G. Bernanos, *La Liberté pour quoi faire ?*, Gallimard, Paris 1953, p. 14). Pourquoi ? Pour une raison simple : il manque de consistance pour pouvoir résister face aux événements, il ne peut pas tenir face aux contradictions. Ainsi, quand les difficultés dépassent notre force et la portée de nos tentatives, cet ersatz s'effondre.

C'est ce que nous avons tous vu quand nous avons été mis au pied du mur par le Covid : face au danger, ou dans le meilleur des cas, en restant chez nous, obligés d'inventer de nouvelles façons de vivre les situations quotidiennes, est apparu si notre espérance n'était qu'un optimisme sans incidence ou si elle nous permettait d'affronter la difficulté de la situation avec dignité.

Scholz. Une autre expérience que nous vivons souvent est celle de nous trouver dans une situation difficile que nous ne pouvons pas résoudre et de nous mettre en *stand by*, en attendant que le temps passe. Mais entretemps, nous ne vivons pas, nous sommes déterminés par l'attente que cette difficulté – une maladie, un mal-être ou autre – passe le plus tôt possible. Est-il possible de vivre, au contraire, avec espérance, en étant présent à soi, même dans des moments pareils ?

Carrón. Tout dépend du point d'appui sur lequel notre vie repose. En effet, l'espérance doit se fonder sur une raison. Lorsque nous sommes provoqués au-delà de notre routine, de ce que nous connaissons déjà, de notre mesure, de nos forces, de nos tentatives, nous voyons si notre point d'appui est à même de nous faire affronter ce qui nous arrive avec positivité. Sans cela, nous ne pouvons qu'attendre que la tempête passe, nous ne parvenons pas à affronter les provocations que la réalité nous présente, nous détournons les yeux. Non seulement les difficultés ne sont pas résolues, mais elles s'aggravent. Imaginons une personne qui, pendant le temps qu'elle a dû rester à la maison, a vécu en attendant que tout passe ! Cela a dû être un grand effort de se lever le matin et d'attendre que passe un autre jour, et un autre encore ! Non seulement la situation devient encore plus insupportable, mais nous perdons l'occasion d'apprendre la nouveauté que toute circonstance, quelle qu'elle soit, abrite. Pour saisir cette opportunité, il suffit simplement d'une ouverture face à ce qui se passe : par exemple, quelque chose peut arriver, ou bien une initiative, une action que nous n'avions pas prévue peut naître, et nous pouvons nous surprendre à agir d'une manière que nous n'aurions pas cru possible. Combien de fois au cours de ces mois, en restant ouverts, avons-nous fait des découvertes insoupçonnées ou appris quelque chose sur nous-mêmes et sur les autres dont nous n'imaginions pas l'existence ! À cet égard, ce passage de Montale m'a toujours frappé : « L'imprévu : mon seul espoir » (E. Montale, *Satura, Poésies*, Tome IV : 1962-1970, Édition bilingue, Gallimard, Paris 1976, p. 225).

Scholz. Tu as parlé d'un « point d'appui ». Quel est le point d'appui qui nous permet d'espérer même quand la réalité ne correspond pas à nos attentes ? Comment ne pas se laisser tromper par de faux espoirs, mais plutôt identifier une espérance qui nous permet d'être vraiment nous-mêmes, y compris dans des situations que nous n'aurions pas souhaitées ?

Carrón. Chacun d'entre nous doit observer ce qui le rend vraiment lui-même. Non pas de façon abstraite,

mais en se mesurant aux provocations de la vie. C'est à ce moment-là, face à une impasse, que nous vérifions le chemin parcouru. C'est pourquoi il est essentiel de se confronter à la réalité. Comme l'a dit don Giussani, un individu qui a été exempté des difficultés de la vie ressentira moins la vibration de sa raison, de sa créativité, de sa capacité à comprendre [« Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison » ; L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 149]. Au contraire, un individu qui a été sollicité à plusieurs reprises sera plus à même de se comprendre soi-même et de voir ce qui l'aide à vivre.

La découverte d'un « point d'appui » fait partie d'un parcours humain, pleinement humain, qui implique la conscience et la compréhension de ce qui nous arrive. Par exemple, lors de la reprise du travail et des relations habituelles avec les autres, ceux qui ont fait un parcours à travers les difficultés de ces mois ont dû surprendre dans leur façon d'être dans la réalité une nouveauté. Ils ont dû expérimenter un étonnement nouveau face à l'existence de la réalité et aux relations avec les autres, une façon différente de vivre le travail. Ceux qui ne l'ont pas fait, qui n'ont pas tiré d'enseignement de ce qui leur était arrivé, sont retombés peu après dans la routine. Un médecin, qui avait été très surpris d'avoir vu tant de collègues s'impliquer sans réserve à l'hôpital dans les moments les plus dramatiques, m'a dit : « J'ai été choqué parce que, quelques semaines seulement après la fin de l'urgence, nous ne nous disions presque plus bonjour ». Comment est-il possible qu'une expérience si intense ne laisse pas de traces ? Cela dépend du chemin que nous avons fait, de la conscience que nous avons acquise de ce qui nous est arrivé. Si nous n'avons pas mis à profit l'expérience vécue, une fois que l'urgence passe, nous repartons à zéro, sans avoir appris, sans avoir découvert quelque chose d'utile pour affronter l'avenir. C'est comme si la vie passait, sans nous faire grandir en tant que personnes, sans consolider notre consistance, sans accroître notre conscience de nous-mêmes. C'est pourquoi la phrase d'Eliot me paraît parfaite : « Où est la vie que nous avons perdue en vivant ? » (Cf. T.S. Eliot, *I Cori da « La Rocca »*, Bur, Milan 2010, p. 37). Nous pouvons perdre la vie en vivant, ou bien la gagner. Nous ne la gagnons pas si nous évitons de nous confronter à la réalité, et nous ne la perdons pas si la réalité nous met à l'épreuve. Nous la gagnons lorsque nous acceptons la provocation d'une circonstance, quelle qu'elle soit, et si nous vivons toute situation en première personne.

Scholz. Qu'est-ce qui nous permet de vivre en première personne dans *cette* situation ?

Carrón. Ici se profile la grande question, que chacun – je le répète – doit trouver personnellement. Pour montrer à mes élèves d'où naît l'espérance, je donnais très souvent l'exemple suivant. Imaginez que vous avez un proche, une personne que vous aimez vraiment beaucoup, et qui souffre d'une maladie qui n'a pas encore de remède. Si un jour, par hasard, en regardant la télévision ou en lisant le journal, vous appreniez que quelque part dans le monde une personne qui a eu la même maladie est guérie, même si la personne que vous aimez est encore malade et n'a pas encore reçu le médicament, vous feriez face à l'avenir différemment, vous regarderiez cette personne différemment. L'espérance commence à se manifester quand il arrive quelque chose dans le présent qui permet d'avoir un regard différent sur l'avenir. Mais au-delà de l'exemple suscité par les questions de mes élèves, c'est ce que nous voyons se produire constamment. Dans *L'éclat des yeux* (J. Carrón, *L'éclat des yeux. Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?*, <https://it.clonline.org/cm-files/2020/07/31/jc-brillio-web-fra.pdf>), j'ai reproduit la lettre d'une personne qui, à l'âge de cinquante ans, n'attendait plus rien de la vie : un jour, à travers l'école de ses enfants, il a rencontré un autre père dont les yeux brillaient, dont la vie vibrait d'une intensité que lui avait perdue ; il a donc commencé à le fréquenter, à le suivre, à observer comment il vivait, jusqu'au moment où ce regard est devenu aussi le sien.

L'espérance naît lorsque nous voyons arriver quelque chose dans le présent qui nous ouvre grand les yeux. Nous pensions que les jeux étaient faits, qu'il n'y avait plus rien à attendre, alors que tout recommence. Précisément là, pas ailleurs, pas après, pas avant, pas dans notre imagination, mais là, dans la situation que

nous vivons, il se passe quelque chose qui fait renaître l'espérance, qui ouvre l'avenir de la vie à quelque chose de différent. C'est pourquoi don Giussani disait, à travers une phrase synthétique : « L'espérance est une certitude sur l'avenir qui se fonde sur une réalité présente » (L. Giussani, texte de l'Affiche de Pâques 1996 de Communion et Libération). Cela ne changera peut-être rien dans l'immédiat, mais l'important est de voir des personnes qui font face à une situation similaire à la nôtre avec une nouveauté : « Si je fais mien ce qu'elles vivent, je pourrai moi aussi regarder et affronter l'adversité, les difficultés de la vie, avec l'espérance dans les yeux ».

Scholz. La présence dont tu parles est-elle une présence quelconque ou **une présence particulière ?**

Carrón. Ce n'est pas une présence quelconque. Parce que toutes les présences ne sont pas à même de faire naître l'espérance, de nous faire avancer la tête haute face aux défis de la réalité. Quand l'épreuve est plus dure – une maladie ou, en dernier ressort, la mort, ou la vie quotidienne qui « coupe les jambes » (C. Pavese, *Dialogues avec Leuco*, Gallimard, Paris 1964, p. 321), qui est parfois l'aspect le plus éprouvant de la vie –, la question qui se pose est quel type d'événement doit nous être arrivé, quelle présence doit être entrée dans notre vie, pour que nous puissions affronter cette épreuve avec espérance. Chacun doit se demander : « Est-ce que j'ai rencontré une présence de ce genre ? ». Les disciples avaient rencontré une présence – Jésus de Nazareth – en vertu de laquelle, dans la vie ordinaire ou au milieu de la tempête, ils n'attendaient pas simplement que tout passe, en donnant de bons conseils, mais ils pouvaient tout affronter, même la tempête, de manière différente, plus vraie, plus humaine. Ils avaient vu comment Jésus affrontait la maladie, la mort, les difficultés, les contradictions. Ils l'ont vu souffrir et ils l'ont mis au tombeau. Mais ensuite, ils l'ont vu vivant, ressuscité. En ayant cette Présence dans le regard, ils ne pouvaient que dire – tout comme saint Paul – : « Ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur » (*Rm* 8, 38-39).

Je disais à mes élèves – qui m'ont beaucoup appris car ils me poussaient constamment à me rendre raison des choses – : « Penses-tu que ta maman t'aime ? ». « Certainement ». « En es-tu sûr ? ». « Totalement sûr ». « Alors, si tu en es si sûr, peux-tu penser qu'à un moment donné, à l'occasion d'un événement qui se passe dans ta vie, ta maman pourrait arrêter de t'aimer ? ». « Non, absolument pas ! », disaient-ils. Pourquoi ? Sur quoi se fondait cette certitude pour l'avenir ? Sur le présent, sur une expérience présente. En raison de l'expérience de vie avec elle, ils ne pouvaient pas imaginer que son amour pour eux cesse. La simplicité de l'expérience de cette relation, que tout le monde fait, est identique à celle vécue par les disciples avec cette présence exceptionnelle. Avec une différence : notre mère ne peut pas nous libérer de la mort ou de la maladie, elle ne peut que nous accompagner, alors que les disciples ont rencontré une Présence qui a introduit dans l'histoire une espérance qui, comme le dit saint Paul, ne déçoit pas. Telle est en fait la formule de saint Paul : « l'espérance ne déçoit pas » (*Rm* 5,5), quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve.

Cela indique donc que le problème de notre espérance est notre foi. Par rapport à la présence du Christ que nous avons rencontrée, avons-nous la même certitude qu'un enfant pour la présence de sa mère ? Avons-nous une certitude aussi humaine, aussi vraie, aussi enracinée dans les profondeurs de notre moi, de sa Présence, du fait qu'en Sa compagnie nous pouvons regarder avec espérance tout ce qui nous arrive ? Autrement dit, avons-nous la certitude que, quoi qu'il nous arrive, rien ne pourra nous séparer de cette Présence ?

Sans une Présence qui m'aime au point qu'elle me permet, quoi que je fasse, quoi qu'il arrive, de regarder l'avenir avec une positivité indestructible, en raison de la certitude de cette Présence et de l'expérience de la relation avec elle, l'espérance se réduit en fin de comptes à un mot vide. Quoi que nous disions, s'il n'y a pas la Présence historique d'un Homme qui était mort et qui est ressuscité, et qui est donc réellement présent, contemporain dans notre vie, l'espérance aura toujours une date de péremption.

Le Christ, Dieu fait homme, mort et ressuscité, présent ici et maintenant dans une réalité humaine, est la

source de notre espérance. Et c'est aujourd'hui que nous rencontrons le Christ. C'est ce qui est arrivé à notre ami Mikel Azurmendi – il en a témoigné dans la vidéo que nous avons vue il y a deux jours – : il l'a trouvé en chair et en os dans des personnes, d'abord en écoutant un certain journaliste à la radio, alors qu'il était dans un état grave à l'hôpital, et en remarquant une façon différente de parler des événements, puis en trouvant un autre qui le regardait de façon incomparablement humaine, puis un autre et un autre encore, et en constatant que toutes ces personnes avaient une façon si humaine d'affronter la réalité que cela l'attirait, le remplissait d'admiration, le provoquait profondément (Cf. M. Azurmendi, *L'Abbraccio. Verso una cultura dell'incontro*, Bur, Milan 2020). À un moment donné, il s'est aperçu que toutes ces personnes étaient générées par la même rencontre, elles reconnaissaient la même Présence. Ainsi a-t-il découvert que le Christ – la Présence dont les chrétiens parlent – est réel, Il est ressuscité, c'est-à-dire qu'Il ne cesse d'être présent dans l'histoire à travers l'humanité différente qu'il avait rencontrée. Le Christ l'a secoué, lui qui avait perdu tout rapport avec la foi, en lui permettant de redécouvrir la vie dans toute son intensité. Face à ces faits, nous ne pouvons qu'être frappés de ce que l'histoire qui a commencé il y a deux mille ans continue de se produire dans le présent.

Scholz. La capacité à tenir et à faire face à n'importe quelle situation est donc la preuve d'une espérance qui ne déçoit pas. Face aux circonstances, même les plus difficiles, cette espérance se renforce-t-elle, se confirme-t-elle ?

Carrón. Bien sûr ! Car plus nous rencontrons des difficultés, plus nous mettons à l'épreuve – c'est-à-dire nous vérifions – la consistance de cette espérance. Quelqu'un pourrait objecter : « Ce sont des questions abstraites ». Non. Pourquoi ? Tout d'abord parce que Mikel Azurmendi ou notre ami quinquagénaire, qui pensait ne rien avoir d'autre à attendre que de laisser glisser la vie, ont trouvé des personnes en chair et en os, que l'on peut rencontrer dans le monde, dans la vie, et qui remettent en question notre scepticisme, notre mesure, notre résignation. Seul quelque chose de réel, de présent peut redonner l'espérance, non pas une idée, une abstraction. Nous n'avons pas besoin de tout cela. Nous l'avons vu face à la peur du Coronavirus, tout comme dans d'autres situations. Pour faire renaître l'espérance, nous avons besoin d'une réalité charnelle, historique, dont l'existence nous surprend. Il s'agit de présences où nous voyons s'incarner un sens de la vie, une promesse. Comme le disait Benoît XVI : les concepts les plus importants de la vie sont devenus chair et sang [« La véritable nouveauté du Nouveau Testament ne consiste pas en des idées nouvelles, mais dans la figure même du Christ, qui donne chair et sang aux concepts – un réalisme inouï. » ; Benoît XVI, *Deus caritas est*, 12]. C'est-à-dire que nous n'avons pas besoin de valeurs abstraites, mais de personnes qui vivent d'abord elles-mêmes une espérance, d'une manière qui nous fascine et qui nous interpelle.

Donc aucune abstraction, mais – deuxièmement – quelque chose de réel qui génère un sujet nouveau dans l'histoire. Si nous cédon face à des personnes comme celles décrites par Azurmendi ou par notre ami quinquagénaire, si nous les suivons simplement, comme les disciples se sont mis à suivre Jésus, ce sont des instruments qui génèrent un sujet capable de tenir face au choc de la réalité ; non pas parce que ce sont des héros – comme nous le pensons souvent, en réduisant le christianisme à un moralisme –, mais parce que, à leur tour, elles ont été et sont générées par le même avènement, par la même Présence, à travers d'autres rencontres, d'autres personnes. Le rapport avec le Christ vivant, présent ici et maintenant, génère un nouveau sujet dans l'histoire, qui avance avec espérance : celui qui Le rencontre et se laisse saisir par Lui vit comme un homme « droit », dit Saint Paul, présent à lui-même, qui ne fuit pas la réalité. Se confronter à la réalité, quelle qu'elle soit, est pour lui la possibilité de vérifier la consistance de son espérance.

La période de confinement a été pour moi une très belle occasion pour me demander : « Ce que je vis, ce en quoi je crois, ce en quoi j'ai mis mon espérance, a-t-il la consistance pour me permettre d'affronter cette circonstance ? ». Chacun doit se poser cette question, sans quoi il sera difficile de faire face à toute situation qui dépasse notre mesure. C'est là que la contribution que nous pouvons apporter en tant que chrétiens à la

société actuelle revêt une importance décisive. Beaucoup sont étonnés que nous ayons organisé le Meeting cette année. C'est le premier événement public après le confinement, et beaucoup pensaient que cela aurait été impossible. Comment a-t-on pu l'organiser ? Parce qu'il y a des personnes qui ne cèdent pas face aux difficultés, qui ne se résignent pas par peur, conscientes de la provocation lancée par la réalité. Le Meeting existe à cause de l'espérance qui nous caractérise : non par notre mérite, soyons clairs, mais à cause de la grâce qui nous est arrivée et que nous souhaitons communiquer à tous.

Scholz. Je voudrais approfondir un instant le fait que l'espérance se concrétise toujours dans un contexte historique. Dans les discussions publiques, on parle souvent de l'après-guerre, pour la comparer à la situation actuelle. Si nous allons voir ce qui s'est passé à ce moment-là, nous constatons que chaque énergie qu'une personne déployait, d'un point de vue professionnel ou intellectuel, améliorait la situation. Il y a eu une croissance continue, soutenue également par les progrès technologiques. L'espérance coïncidait presque avec quelque chose d'automatique, du moins en ce qui concerne les circonstances matérielles de la vie. Ensuite, en 2008-2011, une première rupture s'est produite. La croissance continue s'est arrêtée et nous avons dû affronter le fait que la situation pouvait empirer, que le niveau de vie atteint n'était pas garanti, que nos enfants pourraient ne pas avoir un avenir meilleur que le nôtre, voire pire. C'est à ce moment-là, en quelque sorte, que la façon de vivre l'attente dont nous avons parlé au début a changé. Alors, soit l'espérance s'avérait plus consistante, soit elle devenait résignation. D'ailleurs, récemment j'ai lu un article qui, en examinant la dernière décennie, parle d'une « épidémie de désespoir » (*Ilsole24ore.com*, 16 août 2020), d'une dépression croissante, non pas pour des raisons pathologiques, mais comme le signe d'une attitude résignée. Je te demande donc : comment le contexte historique dans lequel nous vivons influence-t-il notre espérance, notre manière de concevoir l'espérance, notamment à cette époque de pandémie ? En effet, nous ne vivons pas isolés, mais au sein d'un contexte social, culturel, qui influence la conception que nous avons de nous-mêmes dans le monde.

Carrón. Je pense que ces événements – la crise économique d'abord et la pandémie ensuite – ont mis à l'épreuve notre conception de l'espérance et surtout notre expérience de la confiance. Comme tu le dis, il y a eu une rupture dans notre confiance en un progrès constant, presque mécanique, dans le domaine économique, sanitaire, etc. Nous avons vu que ce n'est pas la réalité. Je suis toujours surpris par une phrase de Benoît XVI, selon laquelle nous pensons que tout progrès est cumulable, alors que cela n'est vrai que pour certains domaines, disons mécaniques et scientifiques ; mais pour tout ce qui concerne la vie humaine, il faut toujours un nouveau commencement [« Un progrès qui se peut additionner n'est possible que dans le domaine matériel. [...] À l'inverse, dans le domaine de la conscience éthique et de la décision morale, il n'y a pas de possibilité équivalente d'additionner, pour la simple raison que la liberté de l'homme est toujours nouvelle et qu'elle doit toujours prendre à nouveau ses décisions. Jamais elles ne sont simplement déjà prises pour nous par d'autres – dans un tel cas, en effet, nous ne serions plus libres. La liberté présuppose que, dans les décisions fondamentales, tout homme, chaque génération, est un nouveau commencement » ; Benoît XVI, *Spe salvi*, 24]. Nous l'avons vu : dès que la confiance est menacée, les familles commencent à faire des économies, on n'investit plus, on a peur de l'avenir et on ne pense qu'à faire face à la situation dans l'immédiat. Alors, comment en sortir quand cela commence à se produire ? Ce que tu dis sur le désespoir est un risque toujours présent, car une fois que la confiance est compromise, on ne peut pas tourner la page du jour au lendemain, comme si rien ne s'était passé. Rétablir la confiance, la restaurer lorsque le doute et la défiance se sont installés, ce n'est pas immédiat. C'est pourquoi le type d'espérance que nous avons est vraiment mis à l'épreuve, pour vérifier si nous avons un ancrage dans nos vies qui ne nous laisse pas à la merci d'une crise ou d'une autre. Nous ne pouvons nous relever des cendres, quelle que soit la situation que nous vivons, que si nous nous fondons sur quelque chose qui est plus solide que toute crise. Sinon, il est difficile de recommencer réellement. Ce que nous sommes en train de vivre ici, ensemble, au cours de ces jours, est un exemple – visible – de comment on peut repartir. Mais en Italie et dans le monde, beaucoup

d'autres nouvelles initiatives pourront surgir, des preuves de créativité qui nous sauvent de la situation où nous nous trouvons. Gardons donc les yeux ouverts.

Le problème est seulement notre consistance. Nos grands-parents ont été plus éprouvés que nous par des guerres et des situations économiques dramatiques, mais ils avaient une consistance que nous n'imaginons pas, le plus souvent. Je ne le dis pas pour regarder le passé, mais pour souligner l'enjeu de cette question par rapport à nos enfants. Ce n'est que si nous avons une espérance à communiquer, que nous pourrions ne pas leur injecter la peur dans les veines. Très souvent, nous déversons sur eux nos préoccupations, plutôt que de les accompagner pour qu'ils se rendent compte de leurs ressources et de leurs possibilités. C'est à ce niveau-là que se joue l'avenir, comme l'a dit Mario Draghi en ouverture du Meeting. Si les jeunes trouvent des personnes qui les accompagnent pour faire face à la réalité avec une hypothèse de sens, plutôt que de leur injecter leur peur, ils pourront grandir, construire et traverser les situations qui se présenteront. Mais il faudra des présences d'adultes importants, qui témoigneront qu'il est toujours possible non seulement de ne pas fuir la réalité, mais de construire, même dans des situations imprévisibles et pleines d'obstacles.

Scholz. Nous allons approfondir cet aspect, qui est à mon avis décisif à notre époque. Face à un avenir très souvent incertain, comment faut-il regarder nos enfants ?

Carrón. Je crois qu'il y a deux façons pour les parents et les éducateurs d'entrer en relation avec les jeunes. D'un côté, il y a ceux qui essaient de leur épargner l'impact avec la réalité, dans l'espoir de les protéger des imprévus, des difficultés, de tout ce qui est perçu comme une menace. C'est comme si le monde était considéré comme une grande menace contre laquelle un adulte doit protéger ses enfants. De cette façon, même inconsciemment, ils transmettent la défiance. De l'autre côté, il y a ceux – familles, éducateurs – qui, plutôt que d'injecter la peur dans les veines des jeunes, de leur épargner l'impact avec la réalité, les introduisent à la réalité, graduellement, les invitent à prendre des risques face aux difficultés, en leur offrant – notamment à travers leur mode de vie – une suggestion, une hypothèse, une initiative à saisir. Un jeune voit des personnes qui ne baissent pas les bras face aux difficultés.

C'est absolument incontournable aujourd'hui : témoigner aux jeunes – qui très souvent, à cause de leur jeune âge, peuvent avoir peur – qu'on peut avoir une attitude positive face aux problèmes, aux circonstances, et aux contradictions, en leur montrant, en tant qu'adultes, qu'il est possible de regarder l'avenir avec une espérance bien fondée, sans être écrasés par la peur ou déterminés par les difficultés qui sont toujours là. Il est fondamental de communiquer cela – je m'adresse aux enseignants – pour approfondir les connaissances. En effet, pour redonner aux jeunes l'enthousiasme nécessaire pour connaître, il faut communiquer, à travers la manière dont nous faisons cours, l'espérance qui nous fait vivre, une confiance qui leur permettra d'exprimer toutes les ressources qu'ils ont, avec une créativité qui nous surprendra aussi. Plus vous incitez un jeune à prendre position, plus vous estimerez ses possibilités, plus sa valeur émergera, le surprenant, et nous avec. Souvent, en les entendant parler, je me dis : « Si ces jeunes réalisaient la puissance de ce qu'ils disent, ce serait une merveille pour eux ! ». Parfois ils ne s'en rendent pas compte et notre capacité éducative réside dans le fait de les rendre conscients de tout ce que contient leur expérience, de tout ce qu'ils disent, afin qu'ils puissent découvrir les points d'appui qui soutiennent le chemin de la vie, qui permettent de ne pas céder, et de regarder l'avenir pleins d'espérance. Tel est le parcours éducatif.

Scholz. Et peut-être que certains jeunes pourraient nous éduquer en vivant avec cette spontanéité.

Carrón. Bien sûr ! J'apprends beaucoup d'eux. Ils nous dépassent souvent à droite et à gauche par l'absence de filtres dans le rapport avec la réalité qui les caractérise. Parfois – comme je l'ai mentionné – ils ne réalisent pas la portée de ce qu'ils disent, et je me trouve à répéter pendant des années ce que j'ai entendu et appris d'eux, alors qu'ils l'ont peut-être déjà oublié. Le problème est que pour pouvoir garder à l'esprit, pour tirer des enseignements de ce qui nous arrive, il faut se rendre compte de la signification que cela revêt pour

notre vie.

Scholz. Historiquement, surtout dans la modernité, le christianisme a souvent été accusé de détourner l'attention de la vie terrestre, des problèmes réels, et de reconforter les gens avec l'au-delà. Cela empêcherait de rechercher une plus grande justice sociale, et de transformer le monde pour en faire une demeure meilleure pour l'homme. Bref, le christianisme, comme le disait Marx, serait « l'opium du peuple », qui détourne l'attention de l'engagement vis-à-vis de la réalité. Aujourd'hui, cette accusation n'est certainement plus aussi présente, mais – je demande – n'y a-t-il pas un risque de vivre l'espérance chrétienne à la baisse, c'est-à-dire de s'échapper, de créer un certain monde pacifié – peut-être avec un niveau de vie moins bon qu'avant, mais en se refermant essentiellement sur un cercle où l'on est plus ou moins bien – alors que l'espérance que tu as décrite est une espérance qui conduit à s'engager, à risquer, à créer, à façonner la réalité ? Où réside la différence entre ces deux types d'espérance ?

Carrón. Dans le type de christianisme que l'on vit ! Il y a un type de christianisme qui n'est pas à même de réveiller l'homme qu'il rencontre, et qui le renvoie donc à l'au-delà parce qu'il a peur de l'ici-bas. Ensuite, il y a un type de christianisme qui réveille l'homme entièrement, toute la capacité d'un homme, son énergie, sa créativité, son intelligence, sa liberté, de sorte que l'homme a le désir de s'impliquer à fond. On est loin de s'échapper dans l'au-delà ! Un christianisme qui détourne notre regard de la réalité est le contraire du christianisme authentique.

Bien souvent, nous courons le risque de vivre la foi d'une manière qui n'est pas celle introduite dans l'histoire par Jésus. Au début, tout le monde était surpris de voir quelqu'un qui ne s'échappait pas, mais qui affrontait tout de manière différente. Au point de dire : « Personne n'a jamais parlé comme cet homme, personne n'a jamais agi comme cet homme, nous n'avons jamais rien vu de semblable ! ». Il ne pensait pas à l'au-delà en attendant que tout se termine ; il était si impliqué dans toutes les rencontres qu'il faisait, dans toutes les situations où il se trouvait, dans toutes les circonstances qui le provoquaient, et la façon dont il regardait et traitait les gens et les choses correspondait tellement à leur cœur, que tout le monde était stupéfait : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » (*Mc 2,12*). Voilà le christianisme quand c'est du christianisme, et si ce n'est pas ainsi, ce n'est pas du christianisme, ce n'est pas le christianisme que nous a donné l'Évangile. « [Celui qui me suit] recevra le centuple » (*Mt 19,29*), disait Jésus, c'est-à-dire que celui qui Le suit commence à faire l'expérience ici-bas – ici-bas ! – du centuple de tout : une capacité de créativité, d'énergie, une capacité à aimer, une capacité à se donner, une capacité à traverser les difficultés, à se relever après toute défaite, qui est normalement impossible. L'humanité, cent fois plus !

Je ne sais pas quelle sorte de chrétiens ont dû rencontrer ceux qui ont lancé ce type d'accusation contre le christianisme. Mais il s'agit d'une responsabilité que nous avons aussi, car si nous ne témoignons pas que le christianisme n'est pas une superstructure qui s'ajoute à la vie de l'homme de l'extérieur, mais un avènement qui sauve et accomplit l'homme dans sa structure essentielle, c'est-à-dire dans son attente, sa soif de sens et de plénitude, il sera difficile que le christianisme intéresse encore quelqu'un aujourd'hui. D'autre part, un christianisme capable d'éveiller tout l'être humain et de lui donner toujours plus envie de s'engager dans la réalité, pour qu'il soit impatient de s'impliquer – car la vie est belle quand elle est consacrée au bien des autres, au bien de tout – voilà qui est intéressant ! Seule la présence de personnes qui témoignent d'une telle intensité de vie révèle la contribution que le christianisme peut apporter à l'homme de notre époque. Notre espérance est une certitude qui nous permet de regarder l'avenir sans devoir fuir dans l'au-delà : la présence du Christ nous permet de faire face à tout avenir, éprouvant ou pas, avec une certitude dans les yeux. C'est précisément en raison de ce que nous voyons se produire dans le présent que nous pouvons espérer aussi dans l'au-delà.

Scholz. En conclusion, reprenons encore la question initiale : d'où naît l'expérience de l'espérance ? Est-ce quelque chose que nous devons faire nous-mêmes ou est-ce un don que nous recevons ?

Carrón. C'est un don que nous recevons. Pour reprendre les mots de Montale, « Un imprévu [un don] / est la seule espérance ». Mais c'est un don que nous ne pouvons recevoir qu'en croisant quelqu'un, il ne tombe pas du ciel. C'est un don visible, comme pour Jean et André qui l'ont reçu en rencontrant un homme ; ou Mikel Azurmendi, qui l'a détecté en écoutant à la radio un journaliste qui parlait différemment ; ou un étudiant, qui peut être fasciné en voyant un professeur s'impliquer à son égard de manière particulière ; ou une personne malade, qui le découvre en voyant chez un médecin un engagement différent à son égard. Seules des présences qui manifestent les signes de « quelque chose d'autre », qui s'est produit dans leur vie et qui les a générées, sont – quoi qu'il arrive – un facteur d'espérance pour nous ; mais cela n'arrive que si nous sommes prêts à nous laisser toucher et attirer par elles, par ce qui en elles correspond à notre désir de plénitude. Nous sommes faits pour cet accomplissement, non pas pour limiter notre faim et notre soif de plénitude.

Celui qui a trouvé Ce qui l'éveille constamment, à travers la rencontre avec une certaine réalité humaine, et qui cherche, parce qu'il en a besoin pour vivre, à suivre certaines présences qui le remettent sur la bonne voie, est un homme vraiment en marche : c'est un homme – je disais tout à l'heure – qui avance debout, bien droit, en toute circonstance.

Scholz. Je pense que ce soir nous avons reçu un don qui a renforcé, consolidé notre espérance à une époque extrêmement dramatique et qui, sans cette espérance, pourrait devenir tragique. Cette période, vécue avec l'espérance que le père Julián Carrón nous a témoignée, peut devenir un moment fructueux, créatif, qui nous fait saisir l'opportunité que ce changement d'époque, si accéléré par la pandémie, nous présente. Si nous regardons cette période avec « l'éclat des yeux », comme le dit le titre de son dernier livre, qui vient de paraître, elle se révèle comme une possibilité inespérée.

Merci beaucoup, père Carrón !

Carrón. Merci !

(Notes revues par les auteurs)